

Marco Libro



**MORTELLES
CAPITELLES**

www.marco-libro.fr

Marco Libro

MORTELLES CAPITELLES

<https://www.marco-libro.fr>

Prologue

Jeudi 10 avril 2025

10 h 15

Commissariat de Sète

— Allô ! Boss ?

— Oui !

— C'est Justine Trouvé de l'accueil. Je vous passe le procureur Blanckaert.

— OK.

Christophe Bourguignon pose sur son bureau le lourd dossier d'enquête sur l'affaire des quatre meurtres de Sète qu'il a instruite deux ans auparavant et qui doit être jugée dans les prochains jours. Une sordide histoire de pseudo-justicier qui a mal tourné.

— Allô, oui ?

— Je viens d'avoir la police municipale de Frontignan. J'ouvre une information judiciaire suite à un signalement de crime en garrigue. Je viens d'informer la juge Capdebosc.

— Je me rends sur place immédiatement.

1/ À la capitelle Fer à Cheval

Jeudi 10 avril 2025

8 h 30

En Gardiole

Quelques heures auparavant.

— Aujourd'hui, c'est un grand jour !

C'est ainsi qu'Alain Deschamps, surnommé « Papé-Capitelle ou Papécap », motive ses troupes. Ce matin, son équipe se compose, lui inclus, de six solides gaillards qui affichent tous une soixantaine rayonnante, débonnaire, voire épicurienne. Ils sont équipés d'une brouette contenant divers outils : massettes rondes, gradines, poinçons, ciseaux Phénix, leur matériel de tailleurs de pierres. Pour le travail spécifique prévu ce jour, ils transportent également une chèvre, un tire-fort pour le halage, quelques rondins de bois bien cylindriques, des sangles et des cordages, deux petites échelles, un pied-de-biche, une barre à mines. Une ambiance bon enfant règne dans le groupe, et à peine leur matériel déposé devant une capitelle en reconstruction, celui qui s'est improvisé ingénieur-architecte-en-chef, Papé-Capitelle, en pantalon de bricolage et chemise à carreaux, sort une bouteille thermos de son sac à dos et un sachet de croissants.

— Il nous faut bien ça pour tenir le choc ! Bu-
vons le café et dégustons ces croissants avant d'enfiler
les gants, ce sera plus pratique !

— Comment on s'y prend, alors ? demande Joël,
casquette bleu délavé, vissée sur la tête.

— On va faire ça en plusieurs temps : première-
ment, approcher la pierre au plus près de son lieu d'im-
plantation sur le mur de la capitelle en la faisant rouler
sur les rondins ; deuxièmement, la positionner de biais
dans l'embrasure du passage que nous avons réalisée ;
troisièmement, installer la chèvre de façon à laisser
suffisamment de place pour pivoter la pierre une fois
levée, puis la sangler et la hisser pour l'amener à la
bonne hauteur, à moins que soulever un linteau de 250
kg à bout de bras vous motive ! Enfin, la faire pivoter
et la poser sur l'assise que nous avons préparée. Toute-
fois, il faudra peut-être ajuster la hauteur des pierres du
dessous pour éviter les porte-à-faux. C'est comme ça,
les constructions en pierres sèches.

— Mais pour l'instant, on a un peu de manipula-
tion, dit Henry en considérant l'amas de pierres à déga-
ger pour accéder totalement au fameux linteau.

— On n'avait pas laissé le chantier comme ça la
semaine dernière, ou je me trompe ? dit Guy, en dési-
gnant l'amas de pierres adossées à celle qu'ils doivent
manipuler aujourd'hui. Je me souviens bien, c'est moi
qui les avais enlevées, j'avais pratiquement tout déga-
gé. On dirait qu'elles sont revenues et même qu'il y en
a plus, beaucoup plus... beaucoup, beaucoup plus.

— T'es sûr de ça ? demande Papécap.

Guy présente la photo qu'il a prise le jeudi pré-
cédent.

— J'avais fait ça pendant que vous terminiez les
murs latéraux de l'embrasure. Regardez, j'avais bien

tout dégagé autour du linteau pour pouvoir circuler et être à l'aise pour le manœuvrer, mais là, tout est à refaire.

— Bah ! Des gens ont dû venir, et puis voilà. Faire et défaire, c'est travailler... dit Henry, fataliste, en souriant et en haussant légèrement les épaules.

— Faire et refaire dans le cas présent ! maugrée Guy, fort mécontent. Il y a au moins trois m³ à se coltiner.

— À six, reprend Papécap, cela ne va pas nous prendre trop de temps. Cela ne remet pas en cause ce que l'on doit faire aujourd'hui. Bon ! Allez ! Tout le monde a sa paire de gants ? Alors, vamos ! Pause casse-croûte à 10 heures. J'ai apporté des petits fricandeaux d'Aveyron et des fritons de cochon, vous m'en direz des nouvelles.

— On les rebalance où, les pierres ? demande Bernard, en bleu de travail et chapeau de cuir tanné par le temps.

— Vers l'ébauche du mur que l'on doit reconstruire, quand on aura fini la capitelle, précise Papécap, ça nous évitera une manip, la prochaine fois.

Les compères se mettent à leur besogne, se relayant pour charger, rouler et décharger la brouette, avec un net sentiment de déjà fait pour ce pauvre Guy. Après une demi-heure de labeur, Henry pousse un cri d'étonnement : le bloc de calcaire plat qu'il vient d'enlever à l'extrémité de l'amas de pierres couvrait une insolite découverte.

2 / Les "Frères pour la vie"

La veille, mercredi 9 avril

La nuit venue

En Gardiole

Le pick-up vient de dépasser la halle de sports Nicola Karabatic et s'engage prudemment sur l'étroite route qui serpente sur la colline. À l'intérieur, quatre hommes en sweat à capuche relevée sur la tête.

— T'es sûr qu'il faut faire comme ça, Striker ?

— Ta gueule, Thiner ! T'as une meilleure idée ?
répond Wilder à la place de son frère du ton naturellement agressif qui le caractérise.

Thiner est rompu aux débordements verbaux de son acolyte, il ne s'en formalise pas. Après quelques instants d'hésitation, il reprend :

— Non, mais...

— Mais rien. Tu fermes ta gueule. Si t'as pas de meilleure solution, tu fermes ta gueule, insiste lourdement Wilder.

— Ferme-la aussi, Wilder. Je te rappelle que nous sommes tous liés par le serment que nous nous sommes faits : « Frères pour la vie ». Et à ce titre, ma parole vaut autant que la tienne, surtout dans les condi-

tions d'aujourd'hui, précise Thiner, d'un ton presque suffisant.

— Il a raison, Wilder, calme-toi, laisse-le s'exprimer, ordonne Striker.

— Il a raison, confirme Roder, le quatrième acolyte, en écho à ce que dit le conducteur du véhicule.

Quand la bande des « Frères pour la vie » est réunie, il est de coutume que ses membres se nomment par leur surnom. Ils sont d'ailleurs les seuls à les connaître. Striker en est le chef, c'est lui qui impose ses décisions ; son frère Wilder est un impulsif violent, rarement capable de contrôler ses émotions ; Roder, une brute épaisse écervelée légèrement inculte, est en admiration béate de son chef ; Thiner, le plus frêle, physiquement, est le plus réfléchi de tous ; Looser, le cinquième larron comme son surnom l'indique, rate un peu tout dans sa vie et même l'occasion de la garder... Il voyage à l'arrière du 4 x 4, enroulé bien au chaud dans une couverture qui n'a d'autre utilité que de le dissimuler, malgré la bâche qui recouvre la benne du véhicule.

— Ben voilà : c'est juste que, si on n'veut pas laisser de trace, il vaudrait mieux utiliser de l'acide ou un autre truc dans le genre, quoi... indique Thiner. Vous voyez ?

— C'est pas une mauvaise idée. En fait, c'est de la chaux qu'il faut, pas de l'acide. Mais on n'a pas le temps. On va l'allonger bien gentiment, à l'ancienne, bien à l'abri, ça le changera de ses habitudes, répond Striker.

— Qu'est-ce qu'il te voulait, ce con ? s'enquiert Roder. À part ton coup de téléphone qui m'a demandé

de rappliquer vite fait et qu'on l'a chargé dans ton coffre enroulé dans une couverture, j'aimerais bien savoir ce que je fais ici.

— Ce connard voulait rompre le serment.

— Ah !

— Ouais ! Il s'est pointé à la casse, complètement défoncé, c'était vendredi. Il m'a demandé une bière, je la lui ai filée. Mais en plus, il voulait que je lui file de la came ou du fric, soi-disant au nom de notre grande amitié, que je ne pouvais pas le laisser tomber, que j'étais son seul ami. Bref, ce déchet m'a tenu la jambe au moins une heure et j'ai été obligé de le foutre dehors.

— Et tu lui as donné quelque chose ?

— Il m'a tellement gonflé qu'il est reparti avec un billet de 20 €. Il n'était pas content, mais il est parti en grognant dans sa barbe.

— Et ensuite ?

— Ensuite ? Ah... On arrive au bon endroit, maintenant. On n'a pas de temps à perdre, je t'expliquerai après.

— Cet endroit me dit quelque chose.

Striker stoppe le pick-up, phares allumés en direction d'un petit amas de pierres.

— Tu voulais savoir ce que l'on allait faire ? Ben voilà. Vous voyez la grosse pierre rectangulaire là-bas ? Derrière, on va dégager une surface de la taille d'une baignoire, enlever tous les cailloux que l'on peut en laissant un bord comme une margelle, avec des pierres bien collées les unes aux autres. Ensuite, on mettra le corps au milieu et on le recouvrira de terre et d'un max de pierres, le plus possible. Il en faut bien 80 cm. L'endroit est peu fréquenté, on ne devrait pas être

dérangé, cette nuit. J'ai apporté des gants pour chacun... On ne sait jamais... pour les traces.

Les quatre complices se mettent à la tâche. Sur les indications de Striker, la terre, en petite quantité, est mise de côté. Elle servira de première couche sur le corps. Il fait nuit, le chef de bande a apporté des spots à LED. Dans le silence de la garrigue, le soubassement de l'édifice prend forme avec des pierres de tailles régulières. Celui-ci terminé, les quatre complices se rendent près du pick-up.

— Roader, Thiner, enlevez la bâche ; Wilder, abaisse le hayon. On va le transporter là-bas ! ordonne Striker.

— Putain ! Il est raide comme un manche à balai, s'étonne Roader.

— Ça doit être normal, dit Striker. On voit ça dans des films.

— La frigidité cadavérique, dit Roader.

— Rigidité, idiot. Rigidité, le reprend Striker.

— Ouais d'accord ! Mais il est tout plié, ça va pas être pratique ! reprend Roader.

— On le mettra sur le côté.

— Tu lui as fait les poches ? demande Thiner.

— Ben oui. J'ai récupéré ses papiers. Et son portable, je suis allé le jeter dans le canal, répond Wilder.

— On le fout pas à poil ? demande Thiner.

— Raide comme il est, ça va pas être facile, et on n'a pas le temps.

Après quatre heures d'efforts, leur sinistre besogne prend fin : un tumulus de deux mètres de long sur un de large, adossé à une grande pierre d'un mètre, est élevé. Ils remontent dans le pick-up, toujours piloté par le chef de la bande.

— Tu crois que ça va le faire ? demande Thiner.

— Ce genre de tombe a déjà fait ses preuves, le rassure Striker.

— Sûr, ricane Wilder. Allez, on se casse.

Sur le chemin du retour, Roader demande au meneur de la bande pourquoi ils en sont arrivés là, à la mort de Looser.

3 / La chaussure

Jeudi 10 avril 2025

10 h 00

En Gardiole

— Regardez, les gars ! Il y a une chaussure, annonce Henry.

— C'est pas un endroit où les ranger ! dit Bernard, toujours sur le ton de la plaisanterie, en s'approchant.

S'il y a un boute-en-train dans le groupe, c'est sans conteste Bernard, collectionneur de casquettes publicitaires, comme celle de Brico-Man qu'il arbore aujourd'hui. Il ne rate aucune blague minable, ni commentaire déplacé croyant faire de l'humour, encouragé par les sourires apitoyés ou sincères, il ne le sait pas, de ses compagnons bâtisseurs qui lui servent de public.

— Les gens sont dégueulasses, ils prennent la Gardiole pour une décharge. Il n'y a qu'à voir tout ce qui a été mis à jour après l'incendie de l'an dernier. Cinq tonnes de déchets ont été ramassées : des cannettes, des bouteilles, des bidons, du grillage, des roues de voiture, de la ferraille et j'en passe, ajoute Guy.

Henry dégage deux autres pierres et balaye le peu de terre qui les recouvre.

— Il y a une chaussure, mais pas que, on dirait, constate Joël, une chaussure avec un pied dedans, une cheville et un mollet... Ouh là là ! Merde alors !

— Stop, les gars ! ordonne Alain. On n'est plus sur un projet de restauration de capitelle, mais sur une scène de crime. On ne touche plus à rien.

— C'est horrible, ça. Qu'est-ce qu'on fait alors ? demande Joël.

— Moi, ça me retourne complètement. Pauvre gars, dit Guy.

— On ne sait pas si c'est un gars ou une fille, avec toutes ces histoires de joggeuses, en ce moment. Mais c'est dramatique. Et ce n'est pas le bon lieu, dit Henry.

— Je vais appeler la police et je crois qu'en attendant, on peut ranger le matériel. On reviendra poser le linteau une autre fois, annonce Alain.

— Ben, tu vois, Guy, ce n'est peut-être pas nous qui allons nous cogner le déplacement des pierres !

— Très drôle, Bernard ! Très drôle !

— Allons, Guy, il faut voir le côté positif des choses.

Toujours habillé de bleu, Guy pourrait s'apparenter au Schtroumpf grognon ou au nain Grincheux, celui qui dans le groupe voit toujours le verre à moitié vide et qui trouve toujours à redire.

— Moi, je ne sais pas trop, mais pour l'instant, il ne faudrait peut-être rien toucher et retourner à la voiture en attendant la police, histoire de ne pas « polluer » la scène de crime, comme ils disent, dit Joël.

Joël est la raison même, le bras droit de Papécap, ingénieux, sérieux, circonspect.

— Je suis de cet avis aussi, dit Guy.

— Ben moi, j'ai un petit creux, annonce Bernard. Tu ne nous avais pas parlé de petits fricandeaux ?

— Pas pour moi, déclare Guy, ce genre de truc, ça me coupe l'appétit.

— Allez, les gars, il ne faut pas se laisser aller, moi ça me fait l'effet inverse, dit Papécap. Puis on n'a rien à faire avant leur arrivée.

Quelques minutes après leur déplacement à l'écart du chantier, une sirène se fait entendre au loin. Ils ont à peine le temps de goûter les spécialités aveyronnaises qu'Alain a apportées, qu'une équipe de quatre policiers, conduite par Noël Pasquale, chef de la police municipale, descend du véhicule. Ils sont accueillis chaleureusement par le chef de chantier. Les deux hommes se connaissent bien. Papécap est un retraité de la Municipale.

— Je te conduis sur les lieux du crime.

Noël Pasquale constate la présence macabre, revient sur ses pas.

— Cela ne relève pas de notre domaine d'action. Cela sort de nos compétences : on n'est plus dans la prévention, la surveillance et la tranquillité publique. J'appelle le procureur de la République. En attendant la PJ, il vaut mieux que vous restiez ici, sans trop marcher autour de votre découverte.

— Pour ça, c'est un peu raté ! On a quand même sorti notre matériel, commencé à bouger des pierres, piétiné un peu partout, dit Guy.

— On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. On va patienter avec vous pour l'arrivée de la nationale, et je pense que l'on devra rester ici pour bloquer la scène jusqu'à ce que les enquêteurs aient fini leur travail de recherche d'indices et de prélèvements.

4 / Le sachet

*Jeudi 10 avril
Vers 3 h du matin
En Gardiole*

— Pourquoi il est venu me voir ? reprend Wilder. Déjà, il était passé vendredi, complètement défoncé, pour me réclamer de la came. Je lui ai répondu que ce temps-là était fini, que je m'étais mis en retrait et que j'avais lâché l'affaire. Alors, ce con m'a tanné pour que je lui file du fric. J'avais que 50 € dans mon portefeuille et je les lui ai filés, en souvenir de nos bringues passées. Il n'était pas content et il est parti en gueulant et en me menaçant : « Ça ne se passera pas comme ça ! » gueulait-il à s'écorcher les poumons. Tu sais comment il peut être quand il est en manque, et ça n' s'est pas arrangé. Passé le portail de la casse, il s'est calmé.

— Et c'est pour ça qu'il est mort ? demande Thiner.

— Pas tout à fait. Il a dû ressasser sa rancœur tout le week-end et il s'est repointé encore une fois mercredi, au moment de la fermeture vers 18 h. J'étais avec Wilder dans le bureau et il est entré comme une furie. C'est à ce moment-là qu'il nous a menacés de

rompre le serment : « Vous allez voir, bande de racures, si vous ne donnez pas de fric, je vais tout balancer... » en nous montrant un sachet en papier. Il a repris en disant texto : « Et vous allez tous payer. »

— Je lui ai dit : « Qu'est-ce que tu viens encore nous les briser ? Allez, casse-toi une bonne fois pour toutes », explique Wilder, et j'ai ajouté : « T'as pas intérêt à balancer nos affaires aux keufs ! »

Striker reprend la parole et explique que son frère a « légèrement » bousculé Looser, que ce dernier a voulu se battre, qu'il est tombé en arrière et que sa tête a « un peu » cogné le bord de l'armoire métallique.

— Il ne bougeait plus, ce con. On a cru qu'il simulait. On lui a bien mis quelques claques, histoire de le réveiller, mais... rien à faire.

— On a compris qu'il était reumo, dit Wilder.

— Comme il était trop tard pour lui, on a décidé de pas prévenir les keufs. On a déjà eu suffisamment de problèmes avec eux à cause de la beuh et les autres trucs. Pas la peine qu'ils viennent taper une perquis' ici. On l'a enroulé dans une vieille couverture. Pas de témoin, et il n'y a pas grand monde qui va pleurer sa disparition : les SDF, ça va, ça vient, si on nous demande, on dira qu'on l'a connu, mais qu'on ne sait pas où il est.

— Alors, on a décidé de faire appel à vous, pour nous aider, ajoute Wilder.

— Et... qu'est-ce qu'il y avait dans le sachet ? demande Thiner

— Des conneries, répond Striker, du tac au tac.

5 / Arrivée de la police

Jeudi 10 avril 2025

10 h 30

En Gardiole

— Allô ? Ici le commandant Bourguignon, commissariat de Sète. Vous êtes bien Alain Deschamps ?

— Oui.

— Nous arrivons à la halle des sports. Nous serons là dans quelques minutes. Vous n'avez rien touché ?

— Non, non ! On a arrêté tout ce que l'on était en train de faire.

— Très bien. Vous êtes situés où exactement ?

— À la capitelle "Fer à Cheval". Pour vous y rendre, quand vous êtes à la salle des sports, vous tournez tout de suite à gauche : chemin de la Carrierasse. C'est étroit. Il y a encore des arbres calcinés de l'incendie de l'an passé, le long du chemin. Vous continuez sur environ 1500 m. À la croix de Rabassou peinte en vert, vous verrez un petit embranchement, vous prenez à droite. Encore 500 m. Nous vous y attendons.

Bourguignon raccroche sans plus de commentaires ni remerciements. Ce n'est pas son habitude. Il se contorsionne sur son siège pour se munir de son inséparable petite boîte jaune, fait pivoter le couvercle, tapote délicatement dessus pour en extraire deux carrés de réglisse qu'il porte immédiatement à sa bouche.

— Un meurtre à la campagne, ça va nous changer ! tente de plaisanter le conducteur du 3008 Peugeot banalisé, Jérémy Turcain, capitaine de police affecté à l'équipe du commandant Bourguignon.

— La mort de quelqu'un ne semble amuser que toi, Jérémy, le reprend Virginie Brûlebois, major de police, d'un ton volontairement sec.

— Ce n'est pas du tout ce que je disais. Comme d'habitude, tu te méprends, tu interprètes et... tu médis, finalement.

Entre Virginie et Jérémy, c'est un peu à couteaux tirés, en façade. Grosso modo, elle reproche à son collègue son côté un peu lourdaud dans ses remarques, le fait qu'il apporte un peu trop d'importance à son apparence trop bodybuildée à son goût, et enfin qu'il soit un peu trop centré sur sa personne. Lui ne manque pas de la provoquer et de lui faire remarquer son penchant « madame-je-sais-tout » à l'occasion, bien qu'il reconnaisse intérieurement sa capacité d'analyse et la justesse de ses jugements que d'aucuns machos qualifieraient d'intuition féminine. Le quatrième policier de l'équipe, le brigadier Benjamin Lambert, est plus en retrait, détaché de leurs chamailleries, plus dans l'analyse. Il est le spécialiste des domaines techniques.

Cette équipe donne entière satisfaction à Bourguignon par sa diversité d'approches, chacun apportant un éclairage différent sur une situation donnée. Il est

bien conscient qu'il ne s'agit que d'un jeu entre ses deux collègues et s'en amuse, quelquefois en y prenant part, en interprétant l'arbitre un peu paternel de ces joutes verbales.

— La récré est terminée ! dit-il sans ajouter « les enfants » bien que ces mots lui brûlent les lèvres, et il ajoute presque en souriant : on retourne dans la cour des grands !

Jérémy Turcain stationne la voiture sur le bas-côté, en prenant soin de laisser le passage pour d'autres véhicules, en prévision de l'arrivée probable de la Scientifique.

Les quatre policiers sont en premier lieu reçus par Noël Pasquale, puis rejoignent les bâtisseurs qui les attendent, adossés à leurs voitures.

— Qui est Alain Deschamps ? demande Bourguignon, en guise de présentation.

— Moi, se désigne Papécap en effectuant un salut de sa main.

— Quelle est la raison de votre présence, ici ?

— Nous sommes une association dont le but est la préservation du patrimoine paysan de la Gardiole. À ce titre, nous restaurons ici une des nombreuses capitelles de la région, vous savez ces constructions avec une voûte en encorbellement, tout en pierres sèches, strictement sans aucun liant, qui servaient d'abri ou de rangement. Ici, on les appelle des capitelles, bories en Provence, caselles sur les Grandes Causses, broch en Irlande, talayot aux Baléares, nuraghe en Sardaigne, trullo en Ita...

— C'est très aimable à vous, mais nous ne sommes pas là pour un cours sur les capitelles.

— Excusez-moi, c'est ma passion...

— Nous avons tous besoin de passion pour exister, dit Bourguignon, pensif. Lequel d'entre vous a découvert le corps ?

L'homme qui se détache du groupe est le plus petit du groupe, le plus chauve, au visage rond et avenant vêtu d'un pantalon et d'une chemise en toile de nim élimée.

— C'est moi, dit Henry en relevant la tête.

— Et vous êtes ?

— Henry Rousseau, de Frontignan.

— Comment avez-vous découvert le corps ?

— Ce matin, nous devons poser un linteau, une grande pierre plate et allongée au-dessus de l'entrée de la capitelle. Guy l'avait entièrement dégagé la semaine dernière. Nous devons l'acheminer jusqu'à l'ouverture et le hisser. Quand nous sommes arrivés, Guy a constaté qu'un gros tas de pierres avait été redéposé autour.

— Il fallait qu'on les enlève pour pouvoir accéder plus facilement au linteau afin de le bouger, précise Guy. On a fait quelques brouettes de cailloux que l'on a vidées un peu plus loin, en se relayant...

— Et c'est à une extrémité du tas que j'ai vu une chaussure avec un pied dedans et le début d'une jambe, ajoute Henry.

— À ce moment-là, j'ai dit de tout arrêter et je vous ai prévenus, dit Alain.

— Qu'avez-vous fait après ?

— On a tout laissé en chantier. On sait que sur une scène de crime, moins on bouge les choses, mieux c'est pour les enquêteurs, répond Papécap.

— Quand êtes-vous venus sur ce chantier la dernière fois ?

— La semaine dernière, jeudi dernier, pour préparer le travail d'aujourd'hui.

— Et depuis, quelqu'un d'entre vous est-il revenu ?

— Pas moi, en tout cas. Et vous, les gars ?

Les compagnons d'Alain signent négativement de la tête en murmurant un « non ».

— Donc, le tas de pierres a été construit entre jeudi dernier et aujourd'hui. Vous pouvez m'y conduire ?

— Bien sûr.

À ces mots, tout le groupe se met en mouvement, dans une volonté d'accompagner les policiers soit pour les aider, soit par simple curiosité : ce n'est pas tous les jours que l'on a l'occasion de participer à une enquête policière.

— Non messieurs, seulement Monsieur Rousseau va m'accompagner. Inutile d'être aussi nombreux, vous comprenez la : « Scène de crime ! ». Pendant ce temps, vous allez donner vos identités, emploi du temps de ce matin et de la semaine précédente à mes collègues. Allons-y.

Le chantier est à une vingtaine de mètres du chemin. Bourguignon recommande à Henry d'utiliser le plus exactement possible le même chemin que celui emprunté par l'équipe de reconstruction. À la vue de l'amoncellement de pierres, il enfile une paire de gants. Henry lui désigne la partie qui a été dégagée dans la matinée. Bourguignon s'accroupit, dégage quelques pierres supplémentaires, il ne peut que constater qu'une jambe humaine est enfouie sous quelques centimètres de terre. Il se relève et prend son téléphone.

— Bourguignon ! J'ai immédiatement besoin d'une équipe sur une scène de crime en extérieur à

Frontignan. Un corps a été découvert, enfoui sous un amoncellement de pierres en Gardiole, chemin des...

Il se tourne vers Henry, l'air interrogatif :

— Chemin de la Carrierasse, dit Henry.

— Chemin de la Carrierasse, reprend Bourguignon. Nous vous y attendons. Le corps a pu être déposé entre cette nuit et il y a une semaine, en espérant qu'il soit complet, on ne voit que le début d'une jambe.

Bourguignon range son téléphone et interroge de nouveau Henry :

— Comment avez-vous procédé ce matin ?

— Nous sommes venus à deux voitures plus la remorque de Papécap...

— Papécap ?

— C'est le surnom d'Alain Deschamps, Papé-Capitelle si vous préférez. Dans un premier temps, on a pris un café, puis on a déchargé tout le matériel près de la capitelle, puis Guy a constaté la présence du tas de pierres, là où il les avait enlevées la semaine dernière. On a commencé à les transporter à la brouette vers le seuil de ce qui sera un mur plus tard, là-bas, et j'ai vu la chaussure, j'ai enlevé un peu de terre et j'ai appelé les copains. Ensuite, Alain nous a dit de laisser tout en plan, et il a prévenu la Municipale. On a patienté près des voitures, et voilà.

— À quelle heure êtes-vous arrivés ?

— À huit heures et demie.

— Rien d'anormal, d'inhabituel ?

— Rien de cassé, rien de détruit. Tout était normal, à part ce monticule.

— Avez-vous croisé des voitures sur le chemin ?

— Non. Aucune, ni vélo, ni piéton.

— Quel a été votre emploi du temps la semaine dernière ?

— Un emploi du temps de retraité !

— Précisez.

— En général, le matin, je reste à la maison et je peins. L'après-midi, je rejoins mes amis du club de boules, entre les arènes et le stade Lucien Jean puis je rentre. Mardi, je suis allé à Balaruc pour faire les courses ; le jeudi, c'est capitelles. Dites-moi... je suis pas suspect, quand même ?

— La routine... C'est la routine. Donnez-moi vos coordonnées, on vous appellera pour que vous veniez faire votre déposition. Rassurez-vous, vous n'avez pas l'air d'un meurtrier.

— Ben oui... Quand même ! Faudrait que je ne sois pas bien futé pour venir enterrer un corps là où je suis sûr qu'on va le retrouver quelques jours après !

— En déplaçant les pierres, avez-vous trouvé un objet, une arme, autre chose qui, selon vous, n'aurait rien à faire ici ? Auriez-vous vu des traces suspectes ?

— Non, il a fait relativement sec ces derniers temps. Sur de la caillasse, comme il y en a ici, il n'y a pas grand-chose à voir.

— Avez-vous travaillé avec des gants ?

— Oui, tous.

— C'est un bon point.

Ils rejoignent le groupe de policiers et les restaurateurs de capitelles. Bourguignon demande à ces derniers de ne pas quitter les lieux. Il s'éloigne de quelques pas pour faire le point avec son équipe. Il apparaît que les témoignages recueillis concordent en tous points sur les horaires et les activités matinales. Les passionnés de la reconstruction ont une vie tranquille et bien réglée, entre la famille, la pétanque, la pêche pour certains, la lecture pour d'autres et leur ac-

tivité commune. Bourguignon ordonne à Turcain de fixer de la rubalise sur un périmètre assez large autour de la macabre découverte et de la capitelle. Profitant de la fin de l'entretien des policiers, Alain Deschamps interpelle leur chef :

— Commandant Bourguignon ! Quand pourrions-nous récupérer notre matériel ? Je suppose que c'est râpé pour notre travail aujourd'hui ?

— Il y a de grandes chances en effet, pour répondre à votre seconde question. Nous attendons la venue de la police scientifique. Tout doit rester figé tant que nous n'aurons pas son feu vert. Il y a peut-être des indices dans ou autour de la capitelle, vers l'ébauche du muret où les auteurs de cette sépulture ont certainement pris les pierres. Ce sera sur leur avis que nous vous libérerons. J'ai une autre petite question qui me vient à l'esprit : il y a bien des sangliers en Gardiole ?

— Oh oui ! Il y a même des battues organisées ; elles sont fixées par arrêté préfectoral. C'est dans le cadre de la prévention de dégâts aux cultures.

L'échange est interrompu par une sonnerie de téléphone, pour le moins originale, empruntée au film de science-fiction : « Retour vers le futur ».

— Oui, Bourguignon, j'écoute !

— Bonjour, mon cher oncle, quelle joie d'entendre ta voix.

— Ah ! Louise ! Bonjour.

— C'est pour te dire que j'arrive à Frontignan. Je n'ai pas eu le temps de t'appeler avant. Tu peux m'indiquer la route ?

Le commandant lui explique qu'ils n'ont qu'à suivre le panneau « Hameau des Capitelles » et tourner à droite à la bifurcation de la croix verte.

Il reprend sa conversation avec Alain Deschamps :

— Nous en étions aux sangliers. La partie que vous avez dépierrée vous a-t-elle semblé être, disons, fouie par des animaux qui auraient pu être attirés ?

— Non, le tas de pierres était régulier. Je ne pense pas qu'elle ait été fouillée. Ils n'ont pas approché du site, si c'est cela que vous voulez savoir ; il n'y a pas de trace de leur passage.

— Et vous, avez-vous trouvé un objet, quelque chose qui, selon vous, n'aurait rien à faire ici ?

— Je vous l'aurais dit.

— Auriez-vous vu des traces suspectes ?

— Non, rien de spécial, désolé. Le sol est bien sec et je suppose que, s'il y en avait eu, il y a un fort risque que nous les ayons effacées ou détruites, hélas. Nous étions six, ce matin.

— Vous me confirmez avoir tous mis des gants ?

— Assurément, commandant, sauf pour le casse-croûte et le café.

— Ah ! J'entends une voiture approcher...

Note de l'auteur

Chères lectrices, chers lecteurs,

Vous êtes invités à consulter la page bonus de ce livre sur
mon site internet :

<https://www.marco-libro.fr/bonus-mortelles-capitelles/>

Diverses informations sur ce livre vous seront révélées.

À bientôt sur le site !

Précision de l'auteur :
ce livre est l'œuvre d'un être humain.
Aucune phrase n'a été écrite
par une intelligence artificielle.



Du même auteur
12 nuances de noir !

2009 L'HOMME DU CANAL	2011 TREIZE LUNES DE SANG
2012 FRIC-FRAC À FRONTIGNAN	2013 OMERTA⁶⁹
2015 MÉDIA MOTUS	2016 TRAUMA³
2018 PURIFICATIO	2020 LA LISTE ORANGE
2022 IMMERSIONS	2023 DISPARU À 6 h 37
2024 TRAGIQUE ENGRENAGE	2025 MORTELLES CAPITELLES

mais, **Marco Libro** ne broie pas que du noir...

Il a également commis
2 recueils de 150 énigmes, pour se détendre,

Les ÉNIGMETTES de Marco		TOME 1 TOME 2
--	---	------------------

et deux albums pour les enfants :

Céleste et le Géant un conte tendre sur le rejet, la différence et l'exclusion.	
--	---

Oïhan et les quatre pierres des Aresquiez un conte sur l'envie et la jalousie	
--	---

Remerciements

À Fanfan, à Éric

Marco Libro

Auteur Indépendant

34110 FRONTIGNAN

courriel : marco.libro@marco-libro.fr

<https://www.marco-libro.fr>

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5 (2^o et 3^o alinéas), d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants causes est illicite" (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

Image couverture : Jocelin Francezon

ISBN de l'édition papier 978-2-9569511-6-2

Dépôt légal : Juin 2025

202506